

L'île Séguin, laboratoire de la modernité

par Isabelle Baraud*

L'aménagement des terrains Renault à Boulogne-Billancourt entre aujourd'hui dans sa phase la plus opérationnelle: c'est, en effet, en juillet 2003 qu'a été créée la société d'économie mixte en charge de l'aménagement de ce site de plus de 50 hectares et, plus particulièrement, du devenir de l'île Séguin¹. Celle-ci a vocation à devenir « l'île des deux cultures », scientifique et artistique, et abritera, sur environ un tiers de sa surface, la Fondation d'art contemporain François Pinault, dont l'ouverture est prévue pour 2006.

Le temps est loin désormais où Jean Nouvel publiait à la une du journal *Le Monde* « Boulogne assassine Billancourt », et les polémiques d'alors

1. La SEM Val-de-Seine aménagement est notamment détenue par la ville de Boulogne (62 %), le département des Hauts-de-Seine (10 %), les villes de Meudon et de Sèvres (2 % chacune) et la Caisse des dépôts et consignations (15 %). L'île Séguin a une superficie de 11 hectares. Le programme prévisionnel prévoit, sur l'ensemble du site, la construction de 415 000 m² de logements (dont un tiers de logements sociaux) et 450 000 m² de logements, d'activités et d'équipements (dont 20 % seront réservés à la réalisation d'équipements collectifs, comme la Fondation Pinault).

*Économiste.

sur le devenir de cette « forteresse ouvrière » semblent aujourd'hui dissipés. Les esprits apaisés, revenons quelques instants sur cette opération qui nous semble doublement emblématique : d'une nouvelle manière d'aborder le patrimoine et de la place de plus en plus importante que la culture prend dans la ville.

Une sacralisation du patrimoine devenue excessive

Les débats qui ont accompagné les propositions successives d'aménagement de l'île Séguin, même avivés du fait du caractère ouvrier du site, sont exemplaires de l'importance grandissante accordée au patrimoine architectural et urbain.

Or, la sauvegarde du patrimoine pose, concrètement, de nombreuses difficultés. Par exemple, quel est l'état du site qui sert de référence ? Faut-il reconstruire les parties manquantes ou abîmées ? Le « rien faire » est rarement une solution : ainsi, les bâtiments de Renault, construits de manière assez précaire, n'auraient assurément pas pu être conservés tels quels. À l'inverse, le façadisme, cette méthode consistant à détruire l'intérieur d'un immeuble tout en sauvegardant la façade en l'état, est de plus en plus décrié.

Surtout, il ne s'agit pas de dire que rien ne doit être conservé, mais d'affirmer que tout ne mérite pas de l'être. Or, aujourd'hui, tout, sans distinction, est désormais considéré comme patrimoine, le plus dérisoire comme le plus signifiant, les témoins d'un passé encore frais comme ceux d'un passé séculaire. Au lieu de participer à la construction d'une identité culturelle assurée de manière dynamique, on se crispe sur ce qui apparaît comme le reflet d'une identité supposée menacée, et on se complaît dans une approche narcissique, qui idéalise ce qu'elle voit, mais conduit inéluctablement à l'échec, à l'asphyxie².

Le choix de l'architecte augure d'une approche renouvelée du patrimoine

Dans ce contexte, le fait que l'architecte retenu pour bâtir la Fondation Pinault, Tadao Ando, soit japonais³ nous paraît très intéressant. Le Japon est, en

2. Cf. Françoise Choay, *L'Allégorie du patrimoine*, éd. du Seuil.

3. Tadao Ando était le seul non-Occidental des architectes appelés à concourir. Les autres équipes en lice étaient : Manuelle Gautrand (France), Steven Holl (États-Unis), Rem Koolhaas (Pays-Bas), MVRDV (Pays-Bas) et Dominique Perrault (France).

effet, un pays où le rapport au temps, et partant au patrimoine bâti, est très différent de celui qui prévaut en Occident.

La relation de la ville au temps est largement influencée au Japon par deux conceptions de la temporalité qui innervent sa culture : celle du renouvellement cyclique, que l'on trouve dans le shintoïsme, et celle de l'impermanence des choses, qui vient du bouddhisme. Ces conceptions du temps sont renforcées dans le cas de la ville par deux facteurs : l'utilisation pour la construction traditionnelle de matériaux végétaux, par nature fragiles, et les nombreux séismes. On a pu dire ainsi que la conception de la ville au Japon revient à une sorte de « planification de l'éphémère ».

Dans les faits, à l'opposé d'une ville comme Rome, qui constitue l'archétype d'une ville de sédimentations, Tokyo est une ville pratiquement sans mémoire monumentale. Le fantasme de la permanence matérielle lui est étranger. Elle est d'autant plus moderniste que le futurisme est par essence appelé à être dépassé, démodé et par conséquent remplacé⁴.

Ceci ne signifie pas que les Japonais font table rase de leur passé. Au contraire, il n'y a sans doute pas de pays développé où les traditions soient aussi prégnantes. Mais la mémoire de la ville s'ancre moins dans des traces matérielles (et notamment la matière même des constructions) que dans les formes⁵ et surtout dans les habitudes et la mémoire gestuelle : en particulier les fêtes (*matsuri*) y sont très importantes et sont véritablement un vecteur de l'identité d'un lieu ou d'une ville.

Dans ce contexte, Tadao Ando dispose d'une vision spécifique, qui nous rend encore plus confiant dans le type de réponses qu'il apportera dans le traitement du site de l'île Séguin⁶. Les commentaires sur le lauréat du prix Pritzker 1995 insistent sur le caractère mystique, minimaliste, de son architecture : c'est oublier toutefois qu'il s'agit avant tout d'une architecture profondément ancrée dans le « génie du lieu », c'est-à-dire dans ce qui fait les caractères

4. Cf. Philippe Pons, *D'Édo à Tokyo*, éd. Gallimard.

5. Bien qu'un peu galvaudé, l'exemple du temple d'Ise, que depuis des siècles on rebâtit tous les vingt ans à l'identique sur un site alterné, témoigne de ce que les Japonais s'attachent davantage à préserver des formes que des matières. Il n'y a en quelque sorte pas de distinction entre l'original et la copie.

6. La maquette a été rendue publique, mais rien ne remplace la visite des lieux. Pour les impatientes qui souhaiteraient découvrir dès maintenant l'œuvre de Tadao Ando, on ne peut que leur recommander de visiter le centre de séminaire qu'il a construit à Weil-am-Rhein, non loin de Bâle (Suisse), où se trouve par ailleurs la Fondation Beyeler (œuvre de l'architecte de Beaubourg, Renzo Piano).

propres d'un site. C'est par ailleurs une architecture qui joue sur les cheminements et ménage les surprises. Nul doute donc qu'elle devrait bien répondre à la volonté affichée par les promoteurs du projet de conserver l'esprit du lieu, au-delà de toute nostalgie.

Les équipements culturels occupent une place grandissante dans les villes

Le bâtiment construit par Tadao Ando n'est pas simplement une réponse emblématique à la transformation du site, il est d'abord destiné à accueillir un musée: avec une emprise au sol d'environ 32 000 mètres carrés et s'étagant sur trois niveaux, il devrait avoir à peu près la même ampleur que Beaubourg. La future Fondation Pinault témoigne ainsi de la place de plus en plus importante que les équipements culturels prennent dans la ville.

À l'échelle du quartier, le programme de réalisation de médiathèques de proximité, lancé en mai dernier par le gouvernement, illustre la volonté des autorités de lutter contre ce qui n'est plus seulement la « fracture sociale » ou « numérique », mais, selon les termes officiels, la « fracture culturelle ». Bientôt, il n'y aura plus de renouvellement urbain qui vaille sans la création d'espaces publics culturels.

Le phénomène est encore plus notable en ce qui concerne les grands musées. Citons, en France, les projets de Musée des Arts et civilisations, quai Branly, à Paris (architecte: Jean Nouvel), de la Cité de la Méditerranée, à Marseille, ou du Musée des Confluences, à Lyon... dont le contenu précis des collections reste d'ailleurs à définir - le contenant ayant en l'occurrence, plus d'importance que le contenu, ce que confirme le choix d'une architecture spectaculaire pour ce « nuage de cristal du savoir » (architecte: Coop Himmelblau).

La multiplication des musées se vérifie également à une échelle mondiale. Le cas le plus exemplaire est certainement celui de la Fondation Guggenheim à Bilbao. Ce musée, construit en 1997 par l'architecte américain Frank O. Gehry, a eu un impact considérable sur la revitalisation de cette ancienne capitale industrielle⁷. Mais on pourrait citer également le Getty

7. La ville a d'ailleurs largement contribué au financement du musée. Notons, à cet égard, que le caractère public ou privé de ces grands musées (la Fondation Pinault, dont le coût est estimé à 150 millions d'euros, est sans doute le plus vaste équipement que le mécénat privé ait jamais offert au public en France) ne change rien à la nature de ce phénomène. En effet, l'implantation de tels équipements n'est possible que dans le cadre d'un partenariat poussé avec les collectivités locales.

Center à Los Angeles (architecte: Richard Meier), les projets de la Fondation Guggenheim à Rio et ailleurs, et surtout la Tate Modern à Londres (architectes: Herzog et de Meuron), dont l'un des objectifs clairement affichés est de revitaliser le sud de Londres.

Substitut du sacré ou élément de marketing urbain, le musée se métamorphose

Tout se passe comme si le musée reprenait le rôle dévolu jusqu'à présent à la religion. L'« un des lieux qui donnent la plus haute idée de l'homme »⁸, il est en effet sans doute une des rares institutions actuelles à conserver une relation avec la transcendance. Il permet, par ailleurs, par l'accueil du public et par les différents types d'échanges qu'il autorise, de créer des liens entre les hommes. À cet égard, le musée se veut de moins en moins le reflet d'une culture mais plutôt celui des cultures, se faisant ainsi l'écho de nos sociétés actuelles.

Mais la place grandissante des équipements culturels résulte également d'un autre phénomène: de même qu'il y a un tourisme « de masse », il y a désormais une culture « de masse ». La culture s'est ainsi démocratisée en même temps - phénomène particulièrement notable - qu'elle a changé de nature: la culture relève désormais d'une logique à la fois ludique et consumériste, et elle est devenue un produit ou un service comme un autre, que les villes doivent offrir à leurs habitants.

Même si le phénomène s'accélère, le mélange de la culture et du commerce remonte déjà à quelques années. Le succès du Carrousel du Louvre a ainsi montré que commerce et culture peuvent faire bon ménage. Des grandes enseignes françaises (Le Printemps, Carrefour...) ont signé des accords avec des musées pour monter des expositions temporaires dans leurs magasins, tandis que, phénomène-miroir, les espaces strictement marchands se multiplient à l'intérieur même des musées.

Le mélange de la culture et des loisirs est, quant à lui, très récent. Cette tendance a vraisemblablement connu son paroxysme avec la construction, en 2001, d'un musée Guggenheim au sein même d'un des méga-hôtels-casinos de Las Vegas (architecte: Rem Koolhaas). Celui-ci a beau avoir fermé ses portes début 2003, l'imbrication spatiale de plus en plus forte de la culture, du tourisme, des loisirs et des commerces est manifeste. Les exemples cités

8. André Malraux, *Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, éd. Gallimard, 1952.

précédemment l'illustrent: le musée des Confluences jouxtera un pôle loisirs-commerces; outre le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, la Cité de la Méditerranée, à Marseille, devrait comprendre un équipement touristique et ludique lié à la mer, une gare maritime avec galerie commerciale et une salle de spectacle. Ce sont ainsi de véritables morceaux de ville qui sont réaménagés et leur impact sur la forme urbaine est particulièrement fort.

Cette mutation des équipements culturels trouve son pendant dans l'essor de la fête, des « happenings » et autres « parcours ». Soirées du Mondial de football en 1998, Fêtes de la musique, du patrimoine, des jardins, des voisins, « Nuits lumière », comme à Bourges, et tant de festivals⁹ relèvent vraisemblablement des mêmes logiques et constituent désormais des « marqueurs spatiaux » qui contribuent toujours plus à l'appropriation de la ville par ses habitants... À l'image des *matsuri* et autres fêtes japonaises que l'on évoquait plus haut ?

Ainsi, le divertissement au sens large (culture, loisirs, fun-shopping, fêtes...) contribue de plus en plus à façonner et à structurer les villes. Aujourd'hui, le programme de la Fondation Pinault mentionne seulement, outre les salles d'exposition, la création d'ateliers, d'un cybercafé et d'une salle de lecture en plein air. Il est donc trop tôt pour connaître véritablement la nature de ce projet et vérifier s'il s'inscrit ou non dans cette tendance. Nul doute, en tout cas, que, par son ampleur et sa localisation, il devrait servir de balise pour les prochains projets d'aménagement et de transformation de sites chargés d'Histoire et de symboles. ■

9. On comptait une dizaine de festivals en 1950. Il y en a 2000 aujourd'hui. Cf. « Événements culturels et développement local », avis et rapport du Conseil économique et social, in *Urbanisme*, n° 331, juillet-août 2003.